

LES ORIGINES CHRETIENNES DANS LES GAULES : QUELQUES DOCUMENTS ET BEAUCOUP DE LÉGENDES

*Abbé Bruno MARTIN
Université Catholique de Lyon*

1 – Les incertitudes des origines

Comment l'Évangile est-il arrivé dans les Gaules ? Venait-il directement d'Orient ? A-t-il remonté la vallée du Rhône avant d'arriver à Lyon où l'on en rencontre les premières traces ? Autant de questions auxquelles il n'est pas si facile de répondre, tant par l'absence de sources que par le risque de surévaluer les rares données dont nous disposons.

Les premières communautés chrétiennes connues dans les Gaules sont celles de Lyon et de Vienne, attestées par la fameuse « lettre » transcrite par Eusèbe de Césarée, au début du IV^e siècle, dans son *Histoire Ecclésiastique*. La date communément admise est 177, mais Eusèbe situe les événements « sous l'épiscopat d'Éleuthère, évêque de Rome, et sous Marc-Aurèle, soit entre 175 et 180. La lettre parle des « serviteurs du Christ, qui pèlerinent à Vienne et à Lyon en Gaule », sans que l'on puisse dire avec certitudes s'il s'agit d'une seule « Église » au sens moderne ou de deux entités différentes – Lyon et Vienne sont les deux capitales de deux provinces distinctes.¹ Lyon a un responsable, Pothin, « qui exerce la diaconie de l'épiscopat » ; Vienne son « diacre », Sanctus – le vocabulaire des ministères n'est peut-être pas encore fixé aussi strictement que l'on doit nécessairement imaginer le second subordonné au premier.

La lettre permet du moins de fixer à peu près les événements. La persécution n'est pas déclenchée par les autorités locales, mais par un soulèvement populaire, qu'il est tentant de placer fin mars/début avril et de mettre en relation avec l'hostilité des sectateurs de Cybèle au moment de leurs fêtes annuelles, coïncidant peu ou prou avec Pâques. On a fait remarquer aussi la multiplication des sacrifices tauroboliques après le retour victorieux de Marc Aurèle (176) et la curieuse requête des prêtres du culte impérial des Trois-Gaules de pouvoir acquérir des combattants pour les jeux du cirque à prix réduit parmi les condamnés à mort.² Les premiers « combats de bêtes » évoqués par la lettre pourraient se rapporter à la fête solsticiale du 24 juin ; la « festivité ...très fréquentée » qui marque la fin des derniers martyrs est à n'en pas douter la fête fédérale qui à partir du 1^{er} août réunissait les délégués des trois Gaules.

Les chrétiens sont dans un premier temps traînés devant les magistrats municipaux, qui ne savent trop que faire et demandent des instructions – ce qui n'empêche pas de mettre les accusés à la torture, le diacre Sanctus, le néophyte Maturus, Attale, originaire de Pergame, et l'esclave Blandine. D'autres sont mis au cachot, et parmi eux l'évêque Pothin (Ποθείνοϋ, « Désiré »), déjà nonagénaire, qui meurt des mauvais traitements subis. Maturus, Sanctus, Blandine et Attale sont une première fois livrés aux bêtes (le 24 juin ?) ; Blandine n'est pas touchée, Attale remis en prison lorsque l'on apprend qu'il bénéficie de la citoyenneté romaine. Arrivent les instructions impériales : conformément aux instructions de Trajan à Pline (110), elles prescrivent de relâcher ceux qui renient et d'exécuter les autres. Attale, malgré son immunité, le Phrygien Alexandre, Blandine et le jeune esclave Ponticus font les

¹ La lettre parle à un moment des « deux Églises » (V, I, 13)

² Mesure votée par le Sénat en 176, *senatusconsultum de sumptibus ludorum gladiatorum minuendis*.

frais des jeux fédéraux du 1^{er} août. Les corps des martyrs sont exposés, puis brûlés, et les cendres jetées au Rhône – peut-être en haine de la foi en la résurrection.

Pendant ce temps, ou peu après, les confesseurs de la foi lyonnais envoyaient auprès du pape Éleuthère le *presbyter* Irénée – sans doute pour le faire reconnaître comme le successeur de Pothin. Irénée, d'après son propre témoignage rapporté par Eusèbe, avait passé son enfance en Asie Mineure, à Smyrne, auprès de l'évêque Polycarpe (+ 167) et recueilli de lui les souvenirs de la prédication de saint Jean et « *des autres disciples qui avaient vu le Seigneur* ». Irénée aurait-il pu accompagner Polycarpe à Rome lors de sa visite au pape Anicet (vers 154) ? Irénée semble de toutes manières être passé par Rome avant son arrivée à Lyon, ainsi que le montre sa familiarité avec cette Église.³ Irénée devenu chef de la chrétienté lyonnaise s'y illustre par ses écrits (*Démonstration de la Prédication Apostolique* et *Contre les Hérésies – Démonstration et réfutation de la Gnose au nom menteur*). Vers 190 Irénée est mêlé à la controverse au sujet de la date de la fête de Pâques (les orientaux continuent à la célébrer à la date de la Pâque juive, 14 du mois de Nisan, les occidentaux la transfèrent au dimanche qui suit). Il intervient auprès du pape Victor pour faire tolérer l'usage oriental, puisque « *la diversité des usages confirme l'unité de la foi* ». Irénée le fait « *au nom des frères qu'il dirige en Gaule* », d'après Eusèbe. On perd toute trace d'Irénée après le début du III^e siècle : la date traditionnelle donnée pour sa mort est 202, mais Irénée semble plutôt avoir été une des victimes de la répression de 197, lorsque Septime Sévère fit massacrer les lyonnais coupables de s'être ralliés à son compétiteur Albinus. Jérôme est le premier à donner à Irénée le titre de martyr en 397 ; plus tard encore, Grégoire de Tours, vers 590, enregistre des légendes tardives ; c'est lui le premier à situer la sépulture d'Irénée dans la basilique qu'a fait construire l'évêque Patient (449-494).

Quelles sont les origines de la chrétienté lyonnaise et jusqu'où s'étendait-elle ? Saint Jérôme et Grégoire de Tours ont, les premiers, imaginé que Pothin, comme Irénée, avait été envoyé depuis l'Asie Mineure. Renan, dans son *Marc Aurèle* (1881), a le premier accredité l'idée des origines asiatiques des premiers chrétiens lyonnais, Pothin envoyé par Polycarpe tout comme Irénée, les martyrs aux noms asiatiques (Attale, Alexandre) étant les fondateurs de la communauté.⁴ L'hypothèse n'a guère été discutée, mais on peut toutefois se demander si les liens avec Rome ne sont pas tout autant attestés : les chrétiens de Lyon suivent, pour la Pâque, les usages de Rome, et les ministères qui régissent la communauté semblent proches, dans le vocabulaire, des usages romains. Une expression, en particulier, est très significative : on dit de Pothin qu'il exerce « la diaconie de l'épiscopat », τὴν διακονίαν τῆς ἐπισκοπῆς, ce qu'il est tentant de rapprocher de la manière dont Clément de Rome parle des « évêques-et-diacres », ἐπισκοποὶ καὶ διακονοὶ pour désigner le ministère épiscopal.⁵ Quant à l'étendue de ce ministère, il semble bien qu'on doive suivre ce qui était déjà l'opinion de Mgr Duchesne :

³ Il connaît et utilise les écrits de Clément de Rome, de Justin, d'Hermas, les listes épiscopales romaines, les péripéties de la Gnose dans la capitale de l'empire.

⁴ Les « rêveries orientales » avaient déjà été mises en avant dans les années 1840, au moment des querelles pour la défense du rite lyonnais ; on le prétendait directement hérité de saint Jean par Polycarpe, Pothin et Irénée, ce qui était faire preuve de beaucoup d'ignorance ou d'une mauvaise foi manifeste ; le missel « lyonnais » de 1840 n'était autre que le missel parisien jansénisant du XVIII^e siècle, imposé en 1770 par Mgr de Montazet. Mais il était tentant, dans l'Eglise gallicane, de pouvoir se dire « apostolique » sans être « romain » ...

⁵ Cf. C. Piétri, *Les origines de la mission lyonnaise*, dans *Les martyrs de Lyon*, Actes du colloque des 20-23 septembre 1977, Editions du CNRS, Paris, 1978.

« vers la fin du II^e siècle, plusieurs groupes de chrétiens, épars sur plusieurs points du territoire ; un seul centre ecclésiastique, un seul évêque, celui de Lyon ». ⁶

Il convient d'être prudent, l'absence de sources documentaires ne signifiant pas forcément l'impossibilité que des communautés chrétiennes aient pu exister dès le second siècle en dehors du groupe lyonnais. Toutefois, si le christianisme est arrivé en remontant le Rhône, il n'en a laissé aucune trace : pas de noms d'évêques avant le milieu du III^e siècle pour Marseille ou Arles ; les premiers martyrs marseillais semblent dater de la persécution de Dèce (250). ⁷

Nous ne savons pas ce qu'il advint de l'Eglise de Lyon après la disparition d'Irénée. Les noms de ses successeurs Zacharie et Hélie, qui figurent dans les listes épiscopales, ne sont pas sûrs. Il faut attendre 254 pour retrouver cité par saint Cyprien de Carthage, le nom d'un évêque de Lyon, Faustin, qui écrit au pape Etienne en son nom et celui de ses collègues : *tam ab eo quam a ceteris coepiscopis*. ⁸ Des légendes tardives ont cherché à combler ces lacunes. D'autres ont surenchéri pour donner aux diocèses des Gaules des origines prestigieuses, remontant directement aux apôtres. S'y sont rajoutées les légendes de l'apostolat provençal de Marie-Madeleine. Toutes ces légendes méritent cependant un peu d'attention.

2 – Les légendes apostoliques

Mgr Duchesne ⁹a le premier rapproché différents récits légendaires apparentés entre eux. Dans le premier, Irénée, évêque de Lyon, envoie à Besançon un prêtre, Ferréol, et un diacre, Ferjeux, pour fonder l'Eglise. Il envoie aussi à Valence le prêtre Félix et les diacres Fortunat et Aquilée. Leurs ministères portent du fruit, mais tous subissent le martyre « sous l'empereur Aurélien » (270-275), ce qui leur suppose une belle longévité.

Une seconde série légendaire se rattache encore à Irénée. La nuit après son martyre (vers 200), Irénée apparaît à Polycarpe encore vivant (martyrisé en réalité vers 165). Polycarpe envoie alors en Gaule deux prêtres, Bénigne et Andoche, et un diacre, Thyrese. Les trois apôtres arrivent à Marseille, d'où ils se rendent à Autun, où ils baptisent Symphorien, fils du sénateur Faustus. Puis ils se séparent. Andoche et Thyrese restent sur le territoire d'Autun et trouveront le martyre à Saulieu, avec un de leurs convertis, Félix ; Bénigne s'en va à Langres, où il baptise les trois jumeaux Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, petits fils de la matrone Léonille, qui subissent le martyre à Langres ¹⁰. Grégoire de Tours a raconté (vers la fin du VI^e siècle) que son grand père Grégoire – alors évêque de Langres – avait lui-même retrouvé le tombeau de Bénigne, dans un cimetière suburbain de Dijon, vers 525.

Une troisième légende se rattache à la précédente : avec Andoche et Bénigne se trouvait encore le sous-diacre Andéol, qui s'était arrêté en route pour évangéliser la cité des Helviens ; il trouve le martyre dans une localité appelée Bergoiata (Bourg-Saint-Andéol) ; une pieuse matrone, Tullia, recueille ses restes qui sont déposés dans une crypte funéraire.

Une fois faite la part des éléments légendaires, quelques détails méritent considération. L'envoi de « missionnaires » par Irénée paraît vraisemblable. D'autre part, les héros de ces légendes ne sont pas des évêques, mais de simples prêtres ou diacres, voire sous-diacre : cela correspond assez bien à une organisation primitive de l'Eglise, alors que les légendes

⁶ L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, Tomes I à III, 1907-1915 ; T. I, p. 39. Lorsque Irénée parle des Eglises « établies en Germanie », cela ne signifie pas forcément qu'il y a des Eglises au-delà du Rhin ; pour les contemporains d'Irénée, les Germanies commencent à Chalon sur Saône, à Langres, à Besançon.

⁷ Volusianus et Fortunatus, si l'on en croit une inscription à l'interprétation contestée.

⁸ S. Cyprien de Carthage, *lettre 68*

⁹ *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, T.I, Paris, 1894, p. 48ss.

¹⁰ Ces trois jumeaux proviennent en réalité d'un pieux roman mettant en scène des martyrs de Cappadoce, que l'on a acclimatés à Langres.

postérieures font toujours fonder les Eglises par des évangelisateurs déjà évêques. Il est notable aussi que les évangelisateurs de Valence sont envoyés par Lyon, alors qu'à partir du IV^e siècle le diocèse de Valence relevait de la métropole de Vienne. Il fallait donc bien que des souvenirs anciens rattachent les origines chrétiennes de Valence à Lyon, pour que l'on ait pas songé à mettre plutôt en avant Vienne – qui s'était inventé entre temps des origines encore plus prestigieuses : on identifiera le premier évêque connu, Crescent, avec le disciple de saint Paul homonyme. Ces histoires enfin se rattachent à des sépultures honorées par les populations locales comme celles de martyrs : un sarcophage et une crypte funéraire à Saulieu, des sépultures dans des cimetières suburbains pour Bénigne et les Trijumeaux. La passion d'Andéol semble cependant complètement légendaire. Malgré la présence d'un *Mithraeum* et de sources sacrées à Bergoiata, la crypte funéraire ne remonte pas avant le temps de l'évêque Bernouin (858), et le sarcophage d'Andéol est la récupération de celui d'un enfant de sept ans, *Tiberius Julius Valerianus*.

Des légendes encore plus belles se sont progressivement constituées. Grégoire de Tours nous en donne la version la plus vraisemblable en parlant de sept évêques qui auraient été envoyés de Rome vers les Gaules, au temps du pape Sixte II et sous le consulat de Dèce (250). Il s'agissait de Trophime à Arles, de Paul à Narbonne, de Gatien à Tours, d'Austremoine à Clermont, de Martial à Limoges, de Denis à Paris et de Saturnin (Sernin) à Toulouse. Cette tradition rapportée par Grégoire est sans doute la plus proche de la vérité - la fondation de quelques diocèses dans le milieu du III^e siècle, sur l'initiative de Rome ou, à tout le moins, en communion avec le siège romain. Malgré son peu d'esprit critique, c'est sans doute Grégoire de Tours qui nous transmet les éléments les plus vraisemblables. Fils d'une lignée sénatoriale auvergnate, petit-fils et petit-neveu de plusieurs évêques, il a été élevé par son grand-oncle saint Nizier à Lyon, a été diacre à Lyon et à Saint-Julien de Brioude avant de devenir évêque de Tours de 573 à 594.

Mais d'autres récits autrement plus flatteurs circulaient déjà. Le point de départ semble en être les prétentions de l'évêque d'Arles Patrocle qui écrivit en 417 au pape Zosime pour revendiquer un titre métropolitain, au détriment d'Aix, et même de Vienne ou de Narbonne. Il appuyait sa revendication sur le fait que son prédécesseur Trophime aurait été directement envoyé par saint Pierre, identifiant ce Trophime avec le disciple de saint Paul dont il est question dans les Actes des Apôtres (20,4 et 21,29) et dans la deuxième lettre à Timothée (4, 20). Pour faire bonne mesure, Pierre aurait aussi envoyé Paul Serge à Narbonne (identifié avec le proconsul *Sergius Paulus* des Actes), et Saturnin à Toulouse. Si le pape Zosime se laissa circonvenir, ses successeurs Célestin 1^{er} et Léon le Grand se gardèrent bien de donner crédit à ces prétentions. Mais l'histoire était lancée et allait s'enrichir progressivement dans chaque diocèse, pour rattacher l'évêque fondateur – dont aucun n'est antérieur au milieu du III^e siècle – à l'envoi par les apôtres eux-mêmes, voire à une identification avec des personnages du Nouveau Testament. Saturnin, baptisé par Jean-Baptiste, devint un des soixante-douze disciples et témoin de la multiplication des pains ; Martial, premier évêque de Limoges, devint le petit garçon qui avait apporté les cinq pains et les deux poissons ; saint Austremoine, saint Front à Périgueux, saint Georges au Puy, devinrent tous à leur tour un des soixante-douze disciples du Seigneur. Le récit s'accrut encore de beaux miracles qui passèrent facilement de l'un à l'autre. Martial est envoyé avec deux prêtres ; l'un d'eux meurt en route ; Martial retourne à Rome, saint Pierre lui donne son bâton et il suffit à Martial, de retour auprès du défunt, de toucher le cadavre pour qu'il ressuscite. A Périgueux, c'est saint Front qui reçoit le bâton miraculeux, dont il fait le même usage, en ressuscitant le prêtre Georges, qui va évangéliser la cité du Velay. Il semble que le bâton miraculeux lui ait, entre temps, conféré aussi le caractère épiscopal. On passe sur d'autres récits de la même eau, Ursin à Bourges, Ausone à Angoulême, Eutrope à Saintes, etc. Toutes ces amplifications légendaires

ne remontent pas avant la fin du X^e siècle, et reposent beaucoup sur les prétentions des moines de Saint-Martial de Limoges de réclamer pour leur saint le titre d'Apôtre, ayant vécu dans l'entourage du Christ et envoyé en mission par lui au même titre que les douze.

3 - La légende de Marie-Madeleine en Provence

Dans l'antiquité chrétienne, on montrait, à Béthanie, un édifice religieux consacré à Lazare et ses deux sœurs, et la crypte que l'on croyait être le tombeau de Lazare. Cependant les orientaux pensaient posséder à Chypre le (deuxième) tombeau de Lazare, tandis que l'on montrait, à Ephèse, le tombeau de Marie-Madeleine, la pécheresse, dont les orientaux font un personnage distinct de Marie de Béthanie, sœur de Marthe et Lazare. C'est au milieu du XI^e siècle qu'apparaissent à Vézelay le culte et le pèlerinage de Marie-Madeleine. Les prisonniers l'invoquaient pour être libérés de leurs chaînes, et les fers déposés en ex-voto étaient si nombreux que l'abbé Geoffroy avait pu en tirer de quoi forger les grilles de l'église. Comment le tombeau de Marie-Madeleine avait-il pu arriver à Vézelay ? Les moines répondaient que rien n'est impossible à Dieu ; que des châtiments divins avaient frappé les incrédules ; et que d'ailleurs, comme on ne connaissait de tombeau de Marie Madeleine nulle part ailleurs, celui de Vézelay devait bien être le vrai. Ces explications n'apparaissant pas assez convaincantes, on mit en circulation différents récits. L'un d'eux faisait intervenir le moine de Vézelay Badilon, qui aurait rapporté les reliques de Judée vers la fin du IX^e siècle, affirmation parfaitement incontrôlable. Cependant, au XII^e siècle, le pèlerinage de la Madeleine de Vézelay était devenu incontestable : les papes constatent sans hésiter, dans leurs bulles, que l'abbaye possède le corps de la sainte.

À Autun, au début du XII^e siècle, on ne pensait pas encore à Lazare. Honorius d'Autun, écolâtre dans les premières années du XII^e siècle, parle de Lazare comme ayant été évêque à Chypre. Cependant, quelques années plus tard, lorsqu'on reconstruisit la cathédrale, (consacrée en 1131), on lui donna le nom de saint Lazare. L'ancienne cathédrale était sous le titre de saint Nazaire (*Nazarius*) ; on passa assez facilement de *Nazarius* à *Lazarus*. En 1147, on transféra dans la cathédrale des restes que l'on avait retrouvés dans une chasse, et que l'on identifia comme étant ceux de Lazare, puisqu'on y voyait, mêlés aux ossements, des gants d'évêque et un bâton pastoral ; « ce qui donne lieu de craindre – écrivait Mgr Duchesne – que l'on ait dérangé dans sa dernière demeure quelque évêque des temps carolingiens ». « L'invention » de Lazare est assez explicable. Les évêques d'Autun étaient en conflit perpétuel avec les abbés de Vézelay, qui voulaient se soustraire à leur autorité. Posséder le corps du frère était un argument de plus pour soumettre ceux qui prétendaient détenir les reliques de la sœur.

C'est par Marthe que les provençaux entrèrent dans le jeu. Pour des raisons obscures – peut être par confusion avec le nom d'un martyr persan vénéré à Rome – le culte de Marthe s'était développé en Provence à l'époque carolingienne. Une église de Tarascon lui était dédiée dès le X^e siècle et c'est là qu'en 1187 on prétendit retrouver les reliques de la sainte, dont l'histoire s'enrichissait du combat contre la célèbre Tarasque, monstre qui terrorisait le pays. On rédige toute une légende, qui faisait arriver en bateau à Marseille Marthe et Marie Madeleine, et l'on profita du bateau pour faire arriver aussi tout le contingent des évêques dont nous avons parlé plus haut : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, Eutrope de Saintes, Julien du Mans, Austregisile de Bourges, Gatien de Tours, Front de Périgueux, Georges du Velay, et, pour faire bonne mesure, Irénée de Lyon et Denis de Paris. Chose remarquable, Lazare n'était pas du voyage. On passe sur bien d'autres merveilles.

L'histoire de Marthe à Tarascon accrédita l'idée que les sœurs de Lazare avaient réellement séjourné en Provence. Il y avait près de Saint-Maximin une grotte contenant une chapelle dédiée à la Vierge, *Sancta Maria de Balma*, qui appartenait aux moines de Saint-Victor de Marseille. Par contamination avec la légende de sainte Marie l'Égyptienne, on imagina que cette grotte - la Sainte Baume - était le lieu où Marie-Madeleine s'était retirée pour faire pénitence. Joinville raconte qu'au retour de sa première croisade, saint Louis y passa : « *Li roys s'en vint par la comté de Provence jusqu'à une cité que on appelle Aix en Provence, là où on disait que le corps à la Magdeleine gisoit ; et fûmes en une voûte de roche moult haute, là où on disait que la Magdeleine avait été en hermitage dix-sept ans* ». Dans un premier temps, on se contenta de la grotte. Pendant ce temps, les moines de Vézelay commençaient à s'inquiéter ; ils commencèrent à expliquer que leurs reliques ne venaient pas de Terre Sainte, mais de Provence, et les firent reconnaître par l'évêque d'Auxerre en 1265.

Quelques années seulement plus tard, le 9 décembre 1279, en présence des archevêques d'Aix, Arles et Narbonne, et du prince Charles de Salerne, petit fils de saint Louis, on déblaya, à Saint-Maximin, une crypte funéraire paléochrétienne ; c'est de là que les moines de Vézelay prétendaient avoir tiré leurs reliques. On découvrit, dans un des sarcophages - le plus simple - un diplôme prétendument daté du 7 décembre 710 qui expliquait que les ossements de la sainte avaient été transportés du sarcophage le plus orné dans celui-ci plus simple, par crainte des pillages des Sarrasins. Les moines de Vézelay s'étaient trompé de sarcophage et n'avaient pas emporté les bons ossements ! Inutile de dire que cette « découverte » avait été largement fabriquée, mais patronnées par les comtes de Provence devenus aussi rois de Naples, avec l'appui des dominicains appelés à desservir le sanctuaire en 1295, les reliques provençales l'emportèrent bientôt en réputation sur les reliques de Vézelay.

Les marseillais ne réclamaient rien. Toutefois, il y avait un évêque d'Aix du nom de Lazare, qui avait été sacré en 407 par Proculus de Marseille, sous le règne de l'usurpateur Constantin. Déposé après la chute de l'usurpateur et exilé en Palestine, Lazare était revenu mourir à Marseille vers 420 et avait été inhumé au monastère de Saint-Victor. Ce Lazare voyageur en Palestine et mort à Marseille fut bien entendu confondu avec Lazare le ressuscité, dont on fit du coup le premier évêque de Marseille, ce nonobstant la présence des reliques d'Autun. Il manquait un dernier élément. Il existait depuis longtemps, sur le littoral de Camargue, une église dédiée à Sainte Marie *de Ratis* (des barques). On en fit le lieu du débarquement des sœurs de Lazare, et la dédicace de l'église passa de la Vierge aux Saintes Maries - pour faire bonne mesure on avait rajouté encore les myrrhophores, Marie mère de Jacques et Marie Salomé, auxquelles on rajouta une Sara dont on fit leur servante. En 1448 le roi René d'Anjou, comte de Provence, fit pratiquer des fouilles et on retrouva deux corps d'adultes (et trois têtes d'enfants morts en bas âge). Le pape Nicolas V voulut bien reconnaître l'authenticité des reliques. Quant aux gitans, ce n'est que depuis la fin du XIX^e siècle qu'ils firent de Sara leur patronne : malgré toutes les invraisemblances et les contradictions, la légende provençale était capable de susciter encore de nouveaux développements, et reste bien présente dans la mémoire collective méridionale.